

LA PLANÈTE
DES CHAMPIGNONS

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Le Temps des femmes, 2014

Elena Tchijova

LA PLANÈTE
DES CHAMPIGNONS

*Traduit du russe
par Marianne Gourg-Antuszezewicz*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Publié avec le concours
de l'Institut de la Traduction (Russie)



AD VERBUM

Titre original: *Planeta gribov*

Copyright © Elena Chizhova
Agreement via www.nibbe-wiedling.com

© 2018, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-526-2

LA LUMIÈRE ET LES TÉNÈBRES

(Lundi)

Son premier sentiment fut de désarroi. Il était assis sur le perron, retenant sa respiration, essayant de se souvenir et de se justifier: «Je l'ai calée, bien sûr que je l'ai calée.» La veille, avant de partir pour la maison, il avait regroupé dans un saladier la vaisselle du dîner, avait rempli la poêle d'eau, éteint la lumière... «Seigneur!... Et si je ne l'avais pas éteinte?... Bien sûr que je l'ai éteinte!» se répondit-il d'un ton décidé car il était évident qu'il ne péchait en rien contre la vérité: dans l'obscurité qui noyait les proches alentours, il eût été impossible de ne pas remarquer une lumière allumée. Il était sorti et avait bloqué la porte avec le manche d'une pelle.

Il retraça en pensée la suite des événements qui démontraient qu'il était relativement étranger à ce fâcheux événement et reprit haleine.

Mais la porte est ouverte – il lui sembla entendre une voix, douce, mais refusant toutes justifications quand il s'agissait d'éléments naturels:

LA LUMIÈRE

LE GAZ

L'EAU

En ville, cette liste était punaisée sur la porte d'entrée : son père, qui avait commencé sa vie professionnelle comme dessinateur technique, l'avait calligraphiée très soigneusement avec des plumes spéciales. Avant de sortir de l'appartement, il convenait de tout vérifier scrupuleusement. Le rituel s'était instauré il y avait bien longtemps, trop longtemps, en tout cas, pour qu'il s'en souvienne. Sa mère mettait son manteau, d'hiver ou d'automne, selon la saison ; elle s'enveloppait la tête et les épaules d'un châle – de laine ou de soie (à l'époque où il était tout petit on ne portait pas encore de fins bonnets de mohair) ; après quoi, il convenait de prendre son sac et, ensuite seulement, d'ôter ses pantoufles et de faire le tour des lieux, pieds nus : les deux pièces, la cuisine, les w.-c., la salle de bains – resserrant brièvement, à gestes économes, les robinets fermés, promenant les doigts sur les interrupteurs. En ces moments, sa mère se comportait comme une aveugle, se fiant non pas à ses yeux, mais à ses doigts. Concentrée sur l'essentiel, toute à ses préoccupations.

En ces instants, il ressentait un sentiment aigu de solitude, comme si sa mère n'avait pas été à ses côtés, mais quelque part, bien loin, dans un autre espace, dont l'entrée lui était interdite. Déjà habillé pour sortir, il se tenait devant la porte, attendant son retour. *La lumière... le gaz... l'eau...* – elle marmonnait ces mots sans faire attention à son fils. Il prêtait l'oreille à sa voix tout en examinant les lettres noires. Un jour, les lettres et les mots coïncidèrent magiquement, déterminant à tout jamais l'orientation que prendrait sa vie. C'est alors que, du haut de ses quatre ans, sans avoir encore conscience de ce qui s'était passé, il comprit que c'était là, la petite clé mystérieuse de la porte dérobée derrière laquelle s'étendait un autre espace, celui de sa mère. À présent, il pouvait y pénétrer.

Un dernier coup d'œil à l'entrée et sa mère enfilait ses chaussures de ville. Sa main fouillait son sac, en tâtait le contenu pour vérifier que tout était bien à sa place : portemonnaie, filet à provisions, clés. Debout sur le palier, il suivait ses gestes du regard : elle fermait la porte d'entrée à clé et abaissait une ou deux fois la poignée pour vérifier, puis, revenant à ses obligations maternelles, elle adressait un signe de tête à son fils. Et chaque fois qu'il descendait l'escalier, il

ressentait un soulagement, comme si les doigts aveugles de sa mère le protégeaient pour la énième fois du pire : de la fureur des éléments déchaînés.

Dans la datcha il n'y avait pas de liste écrite à la main. Mais, naturellement, il y en avait eu une. À la campagne, le danger prenait des formes mille fois plus raffinées : la plaque électrique – chaque fois qu'on partait, même pour très peu de temps, il fallait la débrancher ; vérifier la bouteille de gaz – le robinet était-il bien fermé ? Si l'on fermait le tirage du poêle trop tôt, on pouvait mourir asphyxié par l'oxyde de carbone ; le robinet à eau de l'entrée, si on ne le fermait pas pour l'hiver, les conduites éclateraient ; l'abri de jardin devait être fermé à clé pour la nuit.

Pendant près de cinq ans, le temps que la maison émerge depuis les premiers travaux de terrassement, ils avaient vécu dans l'abri de jardin, dormant sur des lits pliants. Ensuite, on y avait installé la cuisine.

La serrure s'était cassée le dimanche précédent. « Une semaine, articula-t-il sans bruit, de ses seules lèvres. Il y a une semaine. » Pour la première fois, il n'avait pas réussi à fermer la porte à clé comme il faut et il l'avait bloquée avec le manche d'une pelle cassé. Tout en comprenant parfaitement que la serrure n'allait pas se réparer toute seule et qu'il allait falloir faire quelque chose. Tôt ou tard, mais pas maintenant.

Il fallait se bouger. Prendre des mesures.

Il acquiesça, reconnaissant la justesse des propos de ses parents.

Une semaine est un laps de temps suffisant pour prendre des mesures décisives. Dieu avait eu besoin de moins : l'Auteur de ce monde s'était affairé pendant six jours durant lesquels il avait réussi à créer la lumière et les ténèbres, la voûte céleste, la terre ferme et l'herbe, le soleil et la lune, les poissons, les oiseaux, les reptiles, les bêtes sauvages et l'homme. Et il s'était reposé le septième jour.

Et, à la vérité, un temps suffisant – derrière la voix de sa mère, résonnait celle de son père.

Cette fois, il ressentit de l'irritation. L'irritation sourde qu'il avait coutume d'étouffer. Mais elle ne disparaissait pas, se tournait et se retournait, à l'affût d'un lieu où se tapir, comme un chien battu : « Oui, j'ai eu tort. Je n'ai pas réagi en temps voulu. Mais, maintenant, hein, que faire ? »

Aller vérifier – la voix de sa mère poursuivait doucement, mais avec insistance.

C'est probablement le chat des voisins – la voix de son père vint la soutenir.

Ou le chien des voisins.

Même lorsqu'ils avançaient plusieurs versions, ses parents prenaient la parole en même temps.

Leur fils soupira et entreprit de descendre les marches. « Même pas peur », se dit-il en lui-même, se moquant légèrement des leçons de ses parents, tout en espérant malgré tout qu'ils ne percevaient pas l'ironie. Et ils ne la percurent pas car ils s'étaient tus, confiants en leur rejeton et unique héritier, qui, contre toute attente, s'était retrouvé dans une situation ambiguë : là, derrière la porte ouverte, n'importe quoi pouvait l'attendre, depuis de la kacha répandue par terre jusqu'à un malfaiteur, installé à la table comme chez lui.

Marchant sur la pointe des pieds, il tentait de se convaincre : et même si c'était un voleur ? Un voleur, ce n'est pas le pire. Et le pire, c'était quoi ? Il n'avait pas besoin de réfléchir pour répondre à cette question : c'était le feu. « Mais l'abri de jardin est bien là... Entier. »

Les parents se taisaient, même s'il savait parfaitement ce qu'ils pouvaient répondre.

Aujourd'hui, il est là ; mais demain, il peut prendre feu. Le feu n'est pas de l'eau, il peut gagner la maison.

Une maison de bois met une quarantaine de minutes à se consumer. Après quoi, il reste les fondations, les briques de la cheminée et le désespoir : où trouver les forces de tout reconstruire ?... Il y avait eu des cas semblables dans le village. En partant, les propriétaires astucieux laissent une bouteille de vodka et des conserves bon marché – pour amadouer les hôtes

indésirables: surtout qu'ils n'aillent pas se fâcher et lancer une allumette enflammée!

« Comme s'il pouvait y avoir des voleurs en été!... Pendant la saison, on ne va pas fouiller les maisons. Mais, en automne... ou en hiver, c'est une autre histoire... » Il essayait en même temps de construire une phrase de poids susceptible d'effrayer le voleur: « Dehors! Dehors sur-le-champ! Sinon, j'appelle la police! »

Voyez-moi ça! Sinon... Et tu veux la prendre où, ta police de merde? répondait le malfaiteur (il imagina un mastodonte effronté vêtu d'un pardessus grasseyeux), réplique parfaitement raisonnable dans le contexte.

« C'est vrai, ça, où?... En ville, il faut faire le 02. Mais ici?... Le temps d'obtenir la communication, le temps qu'ils arrivent... Le commissariat le plus proche est au chef-lieu du district – à une dizaine de kilomètres. Dans le meilleur des cas, je réussirais à me cacher. Et dans le pire?... » Il jeta un coup d'œil prudent à l'intérieur.

La table était recouverte d'une toile cirée usagée aux carreaux rouges depuis longtemps effacés. Sa mère voulait la changer, en apporter une vieille de leur cuisine de la ville, mais elle n'en avait pas eu le temps. Un seau surmonté d'un couvercle en fer. Une plaque électrique sombre. À côté, un réchaud à gaz avec deux brûleurs. Dessous, une bouteille de gaz rouge avait réussi à s'encastrier.

« Voilà... rien de grave. »

Derrière les vitres, au dos de l'abri, se dressaient des sapins centenaires. Tout là-haut, dans le ciel matinal encore tendre, le soleil presque invisible derrière les cimes des arbres. En se frayant un chemin à travers les pattes épaisses des sapins, les rayons du soleil perdaient de leur force. Sur les surfaces que nul n'était venu déranger jouaient des reflets frisquets. Le matin, il faisait toujours frais dans l'abri.

Et Dieu soit loué! Les voix de ses parents unies dans une exclamation d'adieu regagnèrent les rivages qui étaient désormais les leurs.

Surmontant son trouble, leur fils ouvrit en grand le réfrigérateur transi de froid dans son coin. Le moteur qui avait travaillé aussi longtemps qu'il est imaginable sur terre poussa un

hurlement sauvage. Les produits d'alimentation se pressaient, orphelins, sur les grilles rongées par la rouille.

À présent que le danger immédiat était passé, il avait retrouvé son allant.

Il prit deux œufs, une brique de lait au coin déchiré, une plaque de beurre entamée, et il alluma la plaque électrique. En même temps, comme si la plaque et sa conscience avaient été unies par des fils invisibles, apparut un sentiment de culpabilité : dans l'espace conçu par ses parents, il fallait cuisiner au gaz. L'électricité n'était là qu'au cas où le gaz viendrait à manquer de façon inopinée. Du vivant de ses parents, cela ne s'était jamais produit. Son père évaluait à l'ouïe la quantité de combustible liquide restant : il collait son oreille contre la bouteille qu'il frappait de ses doigts repliés comme s'il s'attendait à ce que quelqu'un lui réponde – quelque djinn qui aurait vécu dans la bouteille de gaz rouge et non pas dans une cruche comme le vieux Khottabytch¹, ni dans une lampe comme dans le conte d'Aladin. Louchant sur la bouteille vide – du temps de ses parents on en changeait deux fois par été, voire plus –, il cassa les deux œufs contre le bord du saladier et se pencha vers le seau. Sous un couvercle métallique, surmonté pour plus de sûreté d'une pierre, on conservait les céréales, le sucre, la farine, rendus ainsi inaccessibles aux dents voraces des mulots.

Une cuillère d'aluminium était fichée dans le paquet de farine. Il puisa : une première cuillerée bombée, la seconde, non – il se débarrassa de l'excédent avec son doigt libre. Il ajouta une pincée de sel un peu humide. Même par grande chaleur, dans l'abri-cuisine, le sel s'imprègne de l'humidité qui monte de la terre.

La poêle grésillait déjà avec fureur. Il saisit un fouet de fer. Tout, et le grésillement, et le fouet, faisait partie du rituel matinal. Aujourd'hui, il l'observait avec une attention particulière, comme pour calmer ses parents : il y avait un contretemps avec la serrure, mais tout le reste était sous contrôle.

Le fouet, allant et venant rythmiquement entre ses doigts, écrasait les derniers grumeaux. Il versa le mélange jaunâtre

1. Personnage de conte, qui a inspiré un film à Guennadi Kazanski en 1956. Khottabytch est un djinn enfermé dans une cruche et délivré par un jeune écolier. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

dans la poêle qu'il recouvrit d'un couvercle : « Maintenant, faire le thé. »

L'eau était dans un autre seau, émaillé, lui. La puisette gratta le fond, débusquant les brins d'herbe sales qui auraient pu s'y déposer.

« J'avais... une famille... » À la phrase qui venait de se former dans sa tête il manquait un adjectif. Tout en beurrant son pain, il s'efforça de combler la lacune : « ... solide. » Il détacha précautionneusement une bouchée, s'efforçant d'éviter le contact direct de la mie avec ses dents de devant qui branlaient légèrement, comme si elles se demandaient s'il valait la peine de se cramponner à ses faibles gencives. « Ma maison est ma forteresse. »

Dans son cas, ce proverbe anglais était particulièrement stupide. « Les forteresses sont faites de pierre ou de brique ou encore de... » – il fut incapable de poursuivre l'énumération des matériaux solides adaptés à la construction des forteresses. La datcha était faite de planches assemblées. Quarante ans plus tôt, ici, c'était la forêt. Le bureau de recrutement du district d'Octobre avait distribué du terrain à bâtir. Cela s'appelait la coopérative « Octobre ». Naturellement, c'était une coïncidence, mais le fait est qu'ils y étaient arrivés en octobre. Ils avaient marché depuis la gare en se repérant sur un plan. Aux coins du lot, quelqu'un avait planté des piquets en guise de bornes. Encore maintenant, il se souvenait des arbres : des sapins, des pins, des bouleaux, des trembles. Le premier été, on les avait coupés. Ensuite, jusqu'à l'automne, ses parents avaient arraché les souches.

On avait utilisé tous les morceaux de bois possibles et imaginables. Son père faisait le tour des poubelles avoisinant leur appartement, une scie égoïne à la main. Il sciait, attachait ensemble les planches, puis les jetait sur son dos en ahanant, soudain semblable à un bûcheron sorti d'un conte. À cette différence près que, dans les contes, les bûcherons portaient des brassées de bois mort et pas des morceaux de planches.

Il mâchait sans sentir le goût de la nourriture, comme si les événements du matin avaient émoussé ses récepteurs gustatifs.

Ils avaient consacré le reste de leur vie à créer leur monde, limité par une haute clôture. Leur vie était l'illustration du proverbe sur le fils, l'arbre et la maison ; même si ce n'était pas

lui le véritable fils, c'était la maison. Plus exactement, tout ce qui avait été construit sur la parcelle : un bâtiment en planches d'un étage, l'abri-cuisine, une remise remplie de bois, des cabinets plantés en bas, à l'écart, des plates-bandes, une serre, des arbres fruitiers. À la base il y avait un grand dessein :

SE PROCURER et APPORTER

À graver sur le blason familial. La simplicité de l'incarnation l'aurait rongé de l'intérieur. Comme un ver de bois. Comme un mulot, s'il avait poussé la pierre sur le couvercle du seau.

D'année en année, dans des voitures prêtées occasionnellement, sur leur dos, dans des brouettes improvisées si chargées que la trace de leurs roues restait imprimée même sur le gravier, ils avaient apporté tous les rebuts de la longue période soviétique : depuis les lits métalliques à la tête ornée de boules jusqu'aux poêles en fonte plates.

Ça servira, bien sûr que ça servira – combien de fois dans sa vie avait-il entendu la voix de sa mère où chantait la joie d'une trouvaille gratuite.

Dans un monde où les choses servaient à de nombreuses générations, les mettre à la poubelle était un péché. Il fallait les déposer entre de bonnes mains, comme on aurait fait d'un chiot ou d'un chaton. Comme d'une âme vivante et muette.

Il se rappelait le canapé que ses parents avaient jeté à l'époque où ils n'avaient pas encore commencé à construire leur datcha. Il était resté quinze jours à la décharge. Aujourd'hui, les clochards l'auraient embarqué, mais, à cette époque, les clochards n'existaient pas. On y veillait sévèrement. En revanche, aujourd'hui, on pouvait faire ce qu'on voulait : la police s'en fichait. En rentrant du travail, ils faisaient spécialement un détour. Sa mère souffrait : « Le pauvre... Il est encore là » – chagrinée comme s'il s'était agi d'un parent éloigné languissant d'une maladie incurable. De ces malades dont on disait : le Seigneur ne se décide pas à les rappeler à lui.

« Les choses soviétiques avaient une durée de vie comparable à celle de Mathusalem. De ce point de vue, la datcha était une impasse. En quelque sorte, cet autre monde dont rien ne revient : ni les chaises, ni les lits, ni les poêles. Mais seulement, tout de même, qu'avaient-ils construit ? Un paradis ou

un enfer?» Avec le geste de sa mère, il récolta les miettes de pain au creux de sa main. Avec celui de son père, il s'appuya au bord de la table. C'est assis à cette table que ses parents débattaient de l'essentiel, échafaudaient des projets. Il se sentait de trop. Toujours à l'écart.

Le monde comme *leur* volonté et *leur* représentation: à en croire le philosophe, la force n'est pas absolument identique à la raison. Le monde qu'ils avaient créé lui était revenu, à lui d'en user. Même dans son for intérieur, il n'aurait pas osé dire: sans partage.

Tout en saucant à l'aide d'une croûte de pain les restes de beurre fondu, il songeait: «Une famille se crée par les efforts conjugués de tous.» Il avala la croûte ramollie, se leva et jeta un coup d'œil à la porte.

«Appeler... Quelqu'un... Qui vienne et qui répare...» – la pensée qui était revenue était néanmoins *extrêmement* angoissante. Elle suscitait des questions: bien beau d'appeler, mais qui? En ville on peut téléphoner au syndic, laisser un message. Deux jours plus tard, on voit arriver un serrurier. Qui réparera ou installera une nouvelle serrure.

«Bon. Je vais d'abord prendre mon thé.»

Le récipient se morfondait sur la plaque. De petites bulles, aussi fines que les boutons des joues de sa jeunesse, en constellaient le fond. En ville, il y a beau temps qu'elles auraient formé des coulées d'écume. Contrairement aux lois de la physique, sur la plaque électrique de la datcha, l'eau chaude ne dépassait jamais un certain nombre de degrés, comme si on n'était pas dans la plate région de Leningrad, mais quelque part en haute montagne. Cela dit, le thé infusait néanmoins à merveille – l'eau du coin devait renfermer des sels spéciaux.

Il termina sa tasse et la repoussa: «C'est bon... Je me débrouillerai. Les autres ne font pas plus de miracles que moi et ils y arrivent bien...»

Cette serrure s'appelait, semble-t-il, *Rigel*. Le mot était venu du monde de ses parents, un monde où ils ne faisaient pas de miracles, mais où, pour tout le reste, ils étaient de véritables dieux qui avaient créé leur monde particulier. Il s'approcha de la porte, répétant l'étrange vocable demeuré fiché dans sa mémoire, comme si le mot juste pouvait, de savoir, se transformer en savoir-faire.

Sur le barillet double appelé à entrer dans les ouvertures de la gâche, un seul côté fonctionnait.

Il se rembrunit, essayant de rassembler ses idées. *Ce cas est le plus dangereux* – cette phrase, maintes fois entendue de la bouche de son père, s'était formée toute seule. En elle s'était reflétée l'expérience universelle de ses parents – à l'état pur, sans aucune scorie amollissant l'âme. La maxime de la vie à la datcha. De la part de cette maxime qui rassemblait les connaissances concernant les serrures.

Si le barillet est bloqué, la porte ne s'ouvrira plus. Ensuite, il n'y aura plus qu'à la casser – la voix pleine d'autorité de son père résonnait dans sa mémoire, comme si cette mémoire dont il avait hérité était une partie inaliénable de l'espace de la datcha, un élément à sa façon indépendant et dans lequel son père agissait librement, couvrant de honte sans effort les lois physiques de l'Être...

«Je ne suis pas mon père. Je n'en viendrai pas à bout...» Il sortit et s'assit sur le banc. «Fermer à clé et partir? Boucler mes bagages, emballer mes livres. Jusqu'au soir, il reste énormément de temps. Les préparatifs prendront environ une heure et demie... Partir et ne plus revenir.»

Il croisa soudain ses mains en sueur. Ce plan de fuite était une utopie. Il faudrait d'abord dégivrer le réfrigérateur, l'essuyer avec des torchons jusqu'à ce qu'il soit bien sec, autrement il achèverait de rouiller. Vider le bac et l'écooper en totalité. Si on laissait de l'eau, ça éclaterait pendant l'hiver. Mais le principal venait après: comment pourrait-il continuer à vivre en sachant qu'il n'avait pas été à la hauteur? Qu'il avait baissé les bras devant les difficultés? Et qu'ils le savaient...

Il enfonça ses doigts engourdis dans les lattes du banc, redevenu le gamin d'un livre soviétique qu'il lisait et relisait quand il était tout enfant en s'imaginant dans le rôle du héros, un pionnier: tu as juré – reste fidèle au poste! Jusqu'à ce que la relève arrive.

«Seigneur, qui?... Qui peut me relever?...» se dit-il avec un petit rire, comprenant bien que, de toute façon, ses parents n'allaient pas répondre. Les questions abstraites n'étaient pas de leur ressort. «Des mesures. Il va falloir prendre des mesures. Y aller. Mais – où?...»

Du monde où séjournaient à présent ses parents la réponse parvint instantanément: *au Service Technique.*

Luttant contre le cafard qui le gagnait, il retourna à la maison et mit une chemise convenable. Il vérifia: l'argent, les clés, le passeport. Les papiers de la datcha. C'était très important. Et si, tout d'un coup, on lui avait demandé: «Et vous, à propos, vous êtes qui?» N'importe qui pouvait venir raconter que sa serrure s'était cassée... Et alors, il présenterait le livret de la coopérative indiquant que le paiement annuel avait été effectué, les quittances d'électricité. Le document rose attestant qu'il était bien le propriétaire...

Il ferma la porte à clé, resta quelques instants auprès du portillon, passant les choses en revue une dernière fois... Il semblait bien que ce fût tout... «Seigneur, et l'abri?...»

Il resta planté là, ne sachant comment résoudre un problème qui ne comportait pas de solution: comment partir en laissant l'abri ouvert? Mais s'il restait là, qui allait réparer la serrure?

Il revint tout de même sur ses pas, fit osciller le pêne mort dans l'espoir secret qu'au dernier moment la serrure allait miraculeusement se remettre à fonctionner. Après quelques instants passés devant la porte, il se souvint: la plaque chauffante, il fallait la débrancher.

Avant de franchir le portillon, il eut un regard pour le manche qui avait retrouvé son poste: «Je n'en ai pas pour longtemps. Pas de panique.»

Ni cris d'enfants, ni voix de parents. Il était trop tôt. Avant d'arriver au tournant où la rue transversale croisait la principale, il suivit la lisière de la forêt, heureux du silence et de l'absence de gens. Habituellement, le matin, le fond de l'air était frais, mais l'été, cette année, s'était distingué par une surprenante sécheresse: il n'avait pas plu depuis le mois de juin. Les buissons plantés le long des clôtures pour délimiter les propriétés étaient recouverts d'une épaisse couche de poussière. À peine éclos, les épilobes penchaient la tête. Il prit le virage et, se tenant comme à l'accoutumée au bord de la route, contourna une fondrière. Par saison pluvieuse, à cet endroit, on pouvait voir une profonde flaque. À présent, il y

avait là des planches sèches à moitié pourries qui semblaient rongées de partout.

Le sentier qui partait de la route menait vers le bas, au pied de la colline : c'était le début d'un petit morceau de forêt intacte. De là au puits inférieur, il fallait marcher en faisant attention à ce qu'on avait sous les pieds : comme autant d'obstacles, des racines de pin emmêlées s'échappaient du sol. Puissantes comme des serpents envoyés par des dieux païens.

Le chemin sablonneux s'aplanissait progressivement. Même par l'automne le plus pluvieux, sur cette portion de la route, il n'y avait pas de flaques. *Mais imagine un peu, l'argile!* se dit-il à lui-même avec les mots de sa mère avant de se répondre avec ceux de son père : *L'argile – oui-i-i... Impossible de passer ni à pied ni en voiture...*

Il dépassa un pin branchu, atteignit la clôture la plus proche derrière laquelle se dessinait la silhouette d'une vieille femme.

Les coins du fichu retenu sur la nuque par un nœud solide retombaient telles des oreilles de peluche. Sous la jupe de tergal bleu foncé apparaissait un pantalon de survêtement déteint trop court et de travers dont les plis couraient sur les mollets. Par les fentes de la clôture pourrie on apercevait une propriété modèle : un massif entouré de morceaux de brique, des plates-bandes bordées tout du long de planches cassées.

– Bonjour!

Arrivé à son niveau, il la salua, examinant au passage la maison au toit de fer gris-bleu : elle penchait légèrement, comme si elle avait été en train de vivre ses derniers jours.

Le tuyau d'arrosage enroulé autour d'un tonneau anti-incendie, dévoré par la rouille depuis des temps immémoriaux, semblait un maigre serpent replié sur lui-même. L'eau s'en échappait en un faible jet. Comprimant l'orifice à l'aide d'un doigt, la vieille répandait l'eau en un large éventail au-dessus de la tête des fleurs qui bruissaient, effrayées.

Il s'arrêta auprès de la clôture. La vieille restait silencieuse. Visiblement, elle ne l'avait pas entendu. Indulgent envers son infirmité, il répéta son salut en l'étoffant :

– Bonjour! Que Dieu vous vienne en aide!

Cette fois, elle marmonna quand même :

– Bjour.

– Ça manque encore de pression?

Il venait de prononcer une phrase héritée de sa mère en hochant la tête d'un air préoccupé.

La phrase magique fit son effet. Les oreilles de peluche furent secouées d'un tremblement:

– C'est à plus savoir quoi faire! Tu fais couler, tu fais couler... (Elle parlait à présent de bon gré, avec énergie, commentant ses actes à la deuxième personne du singulier, comme si elle s'était vue de l'extérieur.) Avec ce sable! Un vrai boit-sans-soif... Et que tu fais couler le matin, et que tu fais couler le soir. (Elle jeta le tuyau par terre, rajusta son fichu et se prit les reins.) À force de rester plantée debout, tu finis par avoir tout le dos en compote... Qui sait quand il va pleuvoir?

Elle lança un regard de défi à l'homme surgi sans crier gare auprès de sa clôture comme s'il était personnellement responsable des précipitations.

– Vous ne savez pas si le Service Technique est ouvert aujourd'hui? questionna-t-il timidement.

– Le Service Technique? Qui sait ce qu'ils fabriquent. Ils devraient être au travail... Moi aussi, faut que j'y aille un de ces jours – pour payer. Tu paies, tu n'arrêtes pas de payer, et nos sous, où qu'ils passent? Qu'est-ce qu'ils font avec? Toujours des promesses. Tiens – la maison (elle fit un large geste du bras), ça fait un bon moment qu'elle penche et on la laisse comme ça. C'est quand déjà que j'ai fait une déclaration? (Elle fronça les sourcils, essayant de se souvenir.) L'année passée... Mais non! se corrigea-t-elle. Tu parles! Celle d'avant! L'année passée, j'y ai aussi pensé, mais je n'y suis pas allée. À leur direction: rapport que le poteau, il est tout penché. S'il s'effondre, alors, de quoi?...

– Alors... de quoi? répéta-t-il machinalement, étonné de la capacité d'action de la vieille femme: incroyable, pensez, elle était allée là-bas, avait fait une déclaration...

– Il écrasera les plates-bandes et tuera le pommier, voilà! déclara-t-elle d'un ton hargneux. Comme s'il n'était pas un passant fortuit, mais la direction qui refusait de prendre les mesures en temps voulu.

Le soleil caché par le pommier dardait ses rayons. Il s'essuya les yeux comme s'ils avaient été éclaboussés.

– Et regarde-moi cette pression! Dix ans qu'ils font des promesses (les mots coulaient comme d'un robinet ouvert).

Combien de fois qu'on a collecté des sous pour acheter une nouvelle pompe. On ramasse de l'argent et ça fiche le camp on sait où. Hop! Disparu!... À croire qu'une vache l'aurait brouté... Et c'est quoi, c'te pression? (Elle tira sur le tuyau d'arrosage.) Et que j't'arrose. Ils ont plus pour un sou de conscience. Et que je te fais couler et que je te fais couler...

Il se concentra, cherchant à identifier le destinataire de ses griefs, mais n'en eut pas le loisir: un vieillard sortit sur le perron, chaussé de ses seuls caoutchoucs. Au bout de quelques instants, il se dirigea vers le fond du terrain. La vieille l'accompagna d'un regard vide et inattentif.

– J'ai une serrure qui s'est cassée. C'est pour ça que j'y vais. (Il fit un vague geste de la main.) Peut-être qu'ils ont un serrurier au Service Technique...

– Et le plombier? Le nôtre? Tu y es allé?

– Le plombier? (Il resta figé de surprise.) C'est quand même pas un robinet.

Le vieux s'affairait auprès de la bâche, roulant de côté un morceau de plastique déchiré.

– Ben, ça change quoi? Une serrure, un robinet, c'est tout pareil. (Penchée, elle fouillait l'herbe épaisse.) On fait couler, on fait couler... C'est pas de la terre, c'est un gosier sans fond... Et que je te fais couler le matin, et que je te fais couler le soir... Plus un sou de conscience. Et que je fais couler et que je fais couler, et que je fais couler et que je fais couler...

Lui tournant le dos, la vieille avait repris son refrain.

Il fit un signe de tête et avança, essayant de saisir la logique selon laquelle une serrure ne se distingue en rien d'un robinet.

– Ouste, saloperie! Jument sans cornes!

Il sursauta et se retourna. Brandissant un hachoir, la vieille fonçait sur la bâche. À larges enjambées, foulant les plantations qu'elle venait à peine d'arroser. Sous le plastique, quelque chose bougea avant de disparaître dans l'herbe sous la clôture.

Ayant repoussé l'intrus, la vieille revint au portillon.

– Le plombier. Le nôtre, répéta-t-elle son conseil dément à voix haute en direction de l'espace désert.

Il longea la borne-fontaine depuis longtemps asséchée, tourna pour prendre un raccourci. Tourmenté, angoissé, il

passa devant des buissons d'égantier poussiéreux parsemés de minuscules cynorrhodons, devant les panicules étiques d'un sureau. Intéressant de savoir ce qu'elle aurait fait en voyant la porte grande ouverte... *Celle-là*, sûr qu'elle n'aurait pas pris peur. Il l'imaginait sortant sur le perron, s'emparant de la première chose qui lui serait tombée sous la main : hachoir, hache, peu importe, et fonçant à l'assaut du danger inconnu. « De façon générale, les femmes savent mieux y faire... Pour négocier, pour régler les problèmes pratiques... »

Derrière le portillon le plus proche apparut une mémère d'âge indéfinissable. Il allait son chemin, louchant de l'autre côté.

– Vous arrivez pas d'en haut ?

Rue vide. Elle s'adressait à lui, pour sûr.

– Non. Je vais au Service Technique, répondit-il en se raclant sourdement la gorge.

– Vous avez pas entendu dire si on a livré du pain frais ?

Elle l'interrogeait à présent avec un intérêt des plus vifs.

– Où ? redemanda-t-il, essayant honnêtement de comprendre la question.

– Eh bien, là-haut...

– Je vais au Service Technique, répéta-t-il plus fort, supposant qu'elle aussi était dure d'oreille. Le magasin d'alimentation d'en haut est dans la direction opposée.

– Alors, on l'a pas livré ?

Se dandinant d'un pied sur l'autre, il tenta de ramener la conversation dans l'espace du raisonnable.

– J'ai une serrure qui s'est cassée. Je ne viens pas de là-haut. Je vais au Service Technique.

– Ah... fit-elle d'une voix traînante et désenchantée, d'où tout intérêt avait disparu.

Avant de poursuivre son chemin, il jeta un regard aux possessions de la femme : « De quoi devenir fou... Avec toutes ces histoires de fleurs et de légumes. Année après année. Depuis le moment où on les plante jusqu'à la récolte. L'appartement en ville n'est plus qu'un local de secours. Des plants sur les appuis de fenêtre. Dans la resserre, des paquets d'engrais... »

Après le tournant, les rayons du soleil, aveuglants et rectilignes, le frappèrent en plein dans les yeux, si insupportables qu'il dut plisser les paupières. L'instant suivant, quelque

chose trembla dans sa poitrine en réponse à un choc. Une jeune femme allait à sa rencontre. Il distingua sa silhouette à travers ses paupières plissées. Elle passa à côté de lui d'une démarche nonchalante ; c'est à peine si son regard glissa sur la silhouette masculine enveloppée qui vaquait à ses occupations. C'était une méprise. Il s'efforça de calmer son cœur : « Seigneur... Comment aurait-elle... ? D'où aurait-elle bien pu sortir?... »

Il s'arrêta tout de même. Se pencha pour remonter sa chaussette. En fait, pour se retourner. Une robe à fines bretelles, un sac de plage, une serviette jetée sur l'épaule.

Quand ils s'étaient vus pour la dernière fois, sa fille était filiforme. Dix ans est un laps de temps respectable : suffisant pour perdre sa minceur d'adolescente tout en conservant une démarche nonchalante, suffisant pour désarçonner éventuellement un vague père devenu étranger. Un père qui peut surgir sur un étroit chemin sablonneux si, dans cette Amérique où elles s'en étaient allées, sa mère et elle, il restait encore deux ou trois pouces de routes non asphaltés.

Honteux de sa sentimentalité absurde et déplacée, il marchait, revenant aux pensées que son cœur de père offensé avait chassées de son esprit : « Elle pourrait s'occuper de la datcha. Et me libérerait. C'est dans l'ordre des choses : les parents partent et les enfants restent – pour reprendre le flambeau... »

Il y avait deux manières d'aller du carrefour au Service Technique : soit tout droit, puis on tournait derrière le hangar gris, soit l'on pouvait directement...

– Ouille !

Il clopina jusqu'à la clôture la plus proche, s'agrippa à une latte et resta figé, absorbé par sa cheville : « Non, on dirait que je l'ai simplement tordue... »

Une douleur, mais *trop* faible pour qu'on puisse en tirer prétexte pour rebrousser chemin. Essayant de surmonter sa déception, il resta debout sur une jambe, semblable à une énorme et absurde cigogne, qui ne serait toujours pas arrivée à voler jusqu'au toit. Il embrassa les alentours d'un regard vide : un massif de fleurs, les éternelles plates-bandes, une maison au toit de tuiles. Une allée menait du portillon au perron. Au

travers des billes de plastique qui la recouvraient, des mauvaises herbes pointaient.

Bâillant et se dandinant, une petite fille d'une dizaine d'années sortit, mal réveillée, sur le perron. Elle descendit les marches d'un air concentré en regardant sous ses pieds et souleva sa chemise de nuit. Un ruisselet enfantin se mit à bruire tel un serpenteau débusqué. De tendres rayons de soleil jouaient sur les bocalux de verre lavés et mis à sécher tête en bas.

Toujours accroupie, elle étendit la main et arracha une grosse fraise. Il s'attendait à ce que le petit visage enfantin reflète du plaisir ou qu'il grimace si le fruit était aigre, mais la fillette mâchait d'un air détaché et concentré.

« Comme ma fille... Tout aussi insensible... »

La porte s'ouvrit en grinçant. Une jeune femme sortit sur le perron. Elle bâilla avec délice, avec une folle jouissance, sans mettre la main sur sa bouche. Elle descendit le perron et longea les fenêtres.

Du coin de l'œil, il réussit à la voir contourner la maison et s'accroupir à son tour. Il accéléra le pas pour ne surtout pas entendre le bruit puissant de son jet d'urine matinal. Il marchait tête baissée; enfin, il approcha d'une construction de planches qui tenait tout à la fois de la baraque et du hangar.

SERVICE TECHNIQUE DES DATCHAS

Un cadenas fermait la porte. Pas âme qui vive.

Réprimant la panique prête à monter à l'abordage, il tourna en direction du marché, entouré d'une enceinte métallique; loin de lui, derrière un comptoir fait de planches non rabotées, se détachaient les silhouettes des *vieilles aux légumes*. Elles causaient de leurs affaires dans l'attente des acheteurs. Maintenant, elles s'étaient tues, suivant ses gestes avec une attention concentrée, comme des filles à marier lors d'une fête campagnarde. Sentant qu'il était le seul fiancé éventuel, il s'approcha et leur fit face.

Des courgettes, du persil, de l'aneth – de maigres bouquets liés par du gros fil. Des bocalux d'un litre contenant des conserves de l'année passée: la saumure était trouble et

blanchâtre. Des baies dans des pots en plastique qui avaient contenu de la mayonnaise: du cassis rouge et noir, des groseilles petites et vertes. Sous le comptoir se pressaient des plants de fleurs dont les racines plongeaient dans des sacs de cellophane aux couleurs vives.

– Vos concombres... ils sont... à combien ?

Il désigna du doigt le tas papuleux le plus proche. Le code du marché voulait que l'on s'informe au moins des prix. Avant de poser des questions accessoires.

– Les concombres, hein? (La bonne femme à laquelle il s'était adressé s'anima sur l'heure.) Trente, le tout. Directement du jardin. Je les ai ramassés ce matin.

Ni le regard ni les gestes de ses camarades ne trahissaient une attention particulière. Il se peut qu'il y ait eu entre elles une convention muette: le client avait le droit d'inspecter et de choisir tout seul.

– Et ça fait combien... à peu près... comme poids ?

– J'ai pesé ce matin. (Elle regarda le tas de concombres avec une expression de doute.) Un kilo. Bon poids.

Il fit un signe de tête, essayant d'apprécier si c'était cher ou bon marché. Incapable de trancher, il se tourna vers une autre.

Caressant une courgette de ses doigts nouveaux, celle-ci répondit d'un ton bref et sévère:

– Celle-là? Cent le kilo.

– Et... le cassis ?

Il se tourna vers la troisième.

– Le noir?... (La vieille, vêtue d'une vieille veste d'homme à épaulettes, réfléchit un instant.) Soixante. Le rouge – vingt-cinq.

Il inclina de nouveau la tête: le premier round des discussions était visiblement terminé. À présent, il fallait partir ou acheter.

– Donnez-moi... (il tardait à prendre une décision définitive) du cassis. Noir... S'il est... (le mot lui revint: *sec*. Pour les baies sa mère avait un autre adjectif)... sec et de gros calibre.

Les vieilles, considérant leurs pots en plastique, se mirent à parler toutes ensemble:

– Sûr qu'il est sec... Sucré. Depuis le temps qu'il n'a pas plu... Prenez-en quelques grains, touchez... Gros calibre. Tenez, regardez vous-même... Je l'ai cueilli de bonne heure, ce matin...

Il sortit son porte-monnaie, mais se souvint qu'il n'avait rien emporté pour le transport, ni pot à lait, ni sac de cellophane; la paysanne du bout fut la première à comprendre :

– Ben, prenez le pot avec. Avec le pot, c'est une affaire qui roule... Et vous ne l'abîmerez pas en chemin.

Ses compagnes pincèrent les lèvres.

L'acheteur lui tendit l'argent et, une fois qu'elle eut enfoui dans sa poche les billets de dix attentivement recomptés d'un doigt mouillé de salive, il se lança :

– J'ai ma serrure qui s'est cassée. Une serrure Rigel. Celle de mon abri de jardin – à présent, il avait le droit de se plaindre, de faire partager son malheur.

Sa vieille fit un signe de tête. Les autres aussi écoutaient, mais de loin. Ou faisaient semblant.

– Il faut que je trouve quelqu'un... Un serrurier. Je suis allé au Service Technique, mais c'est fermé...

– Toujours le lundi. Ils ne travaillent pas. Fallait venir dimanche, hier.

Elle ne s'adressait pas à lui mais à ses compagnes, comme si elle quêtait leur soutien. Peut-être cherchait-elle à se faire pardonner sa débrouillardise commerciale.

– Hier, la serrure était encore en bon état.

Il mentit effrontément aux yeux décolorés.

– Alors, demain... – la lumière du zénith faisait larmoyer les yeux jadis bleus.

– Et demain... c'est *sûr* qu'ils seront là?

Une timide jubilation trembla dans sa poitrine. L'exploit qu'il fallait accomplir le jour même était reporté de vingt-quatre heures. En tout cas, il pouvait l'être.

– Demain? Ils devraient...

Elle étira le mot d'un ton indécis comme s'il était question de la pluie qui devait, paraît-il, tomber le lendemain alors que rien n'était moins sûr.

Sentant sur lui les yeux attentifs des vieilles, il prit le chemin du retour, balançant précautionneusement le pot. Du point de vue de ses parents, son acte frisait la folie: les baies, on les cultivait dans son jardin, on ne les achetait pas. «Et alors, quoi... À chacun son truc... Moi, par exemple, je suis traducteur... »

Le sable que foulait ses pieds bouillonnait de petits courants secs. Le chemin du retour lui sembla plus court et plus facile. Sans la brûlure incessante du soleil, on aurait pu se dire qu'il s'agissait d'une promenade matinale avant de se mettre au travail.

Le manche de pelle soutenant la porte était fidèle au poste. Il entra dans l'abri de jardin et planta le pot en plastique sur la table.

Étaler les baies sans tarder – ces mots avaient pénétré son esprit avec la voix de sa mère.

Il convenait de disposer les baies sur un torchon. Du temps de ses parents, ces torchons souillés de jus – *dis-toi bien que le jus des baies ne disparaît pas au lavage* – étaient conservés dans l'armoire à linge. Il s'imagina fouillant les étagères inférieures, déplaçant et reposant dans le désordre vieux rideaux et draps usés. Cela faisait une éternité qu'il n'avait pas ouvert cette armoire. « Mais peut-être que ce n'est pas dedans... »

Il répondit avec sérieux d'un bref: « Après. J'ai à travailler. Assez perdu de temps comme ça. »

Sa mère ne pouvait que s'incliner devant cet argument.

Se hâtant avant qu'elle ne change d'avis, il fourra le pot dans le frigidaire qui poussa une clameur furieuse et se dirigea vers la maison. Durant ses errances, le soleil avait eu le temps de disparaître derrière les sapins lointains qui délimitaient la parcelle du côté du ruisseau. Depuis cet instant et jusqu'à midi, heure où le soleil roulerait vers le sud-ouest, la maison et l'abri seraient à l'ombre.

Saisissant d'un geste coutumier la rampe fixée au mur, il grimpa l'étroit escalier et appuya l'épaule contre la pesante trappe afin de la repousser. Le soir, il fallait fermer la trappe menant au grenier: par temps froid, un air glacial soufflait de sous le toit; s'il faisait chaud, l'air confiné flottant sous les chevrons répandait la touffeur. Une fine odeur de poussière chatouilla agréablement ses narines. Il l'appelait, à part lui, l'arôme du grenier. Ici, à la datcha, cet arôme rimait avec le mot « travail ».

À droite, une pièce, à gauche, le grenier proprement dit. Même à l'aune de la datcha, les choses qui y étaient conservées étaient considérées comme des vieilleries: chaussures

fripées et tordues, vieux manteaux de drap. Têtes de lit qui avaient appartenu à d'autres et que leurs anciens propriétaires avaient depuis longtemps remplacées. Chaises dont les pieds avaient quitté leur habitacle : son père n'avait pas eu le courage de les réparer...

La pièce située sous les combles, il l'appelait son bureau. Un châlit recouvert d'une housse déteinte, deux chaises dépareillées, au mur, des étagères, pleines à craquer de classeurs décolorés ; il aimait tout conserver : vieux manuscrits, brouillons. Dans le secret de son âme, il espérait que les savants qui viendraient plus tard, après sa mort, étudieraient le patrimoine intellectuel qu'il aurait laissé, confrontant les variantes.

La table de travail se trouvait près de la fenêtre donnant sur la forêt. La moitié du bureau était occupée par une machine à écrire. Une autre, portable, à caractères latins, languissait sur un petit meuble dans un coin. Environ dix ans auparavant, lorsque la maison d'édition avait définitivement cessé d'accepter les textes tapés à la machine, il les avait emportées à la datcha et s'était équipé d'un vieil ordinateur acheté à bon compte, une occasion. À l'automne il devait *transcrire* dessus les traductions faites l'été. Naturellement, cela prenait un temps fou, mais il n'allait quand même pas transporter son ordinateur à la campagne : il aurait fallu prendre un taxi. Entre l'aller au printemps et le retour à l'automne, cela aurait coûté au minimum cinq mille roubles...

Cette fois-ci, étant donné la brièveté des délais, le rédacteur en chef lui avait promis l'aide d'un compositeur. Il lui avait demandé de rendre le texte par portions de trois ou quatre chapitres. Il avait tenté de protester ; et s'il fallait préciser certaines choses ? Mais on lui avait promis de lui présenter les premières épreuves. Tant que le bon à tirer ne serait pas signé, il aurait le droit d'introduire toutes les corrections qu'il voulait.

La machine se renfrognait, vexée. Il tourna la roue latérale comme s'il tapait sur l'épaule d'une vieille mais fidèle compagne de vie et introduisit une feuille vierge. « Bon, bon, excuse-moi. C'est la faute de la serrure. Une circonstance imprévue » – pitoyables justifications. Au fond de son âme, il était d'accord avec elle : le rituel est le rituel. Chaque jour que Dieu faisait, que ce soit jour de fête ou jour férié, il se

réveillait à huit heures moins le quart, se hâtait de se laver les dents et de s'asperger le visage d'eau, déjeunait et s'asseyait à son bureau. La serrure cassée avait apporté un correctif.

Il s'assit et se frotta les joues. Sa fidèle compagne ne devinait pas encore, mais lui, l'homme, savait : demain aussi, il faudrait faire une entorse. Partir dès potron-minet.

La feuille introduite dans le chariot faisait une tache blanche tentatrice. D'ordinaire, cette tentation suffisait pour que, renonçant à toute autre pensée, il se plonge dans un autre espace où les sons d'une langue étrangère se transformaient en lettres russes – s'ordonnaient en mots. Les premières années – il n'avait pas encore une expérience fiable – la sensation était aiguë, rappelant ce qu'il avait éprouvé à l'âge de quatre ans, au moment où il avait su lire. À présent, bien sûr, elle s'était émoussée : le travail était le travail. Cela faisait plus de quinze jours qu'il suait sang et eau sur ce livre, sentant en permanence qu'il avançait en terrain mouvant. Le texte qui s'échappait du chariot restait douteux, même de son point de vue. Que diraient les spécialistes ? « De quoi justifier un refus... » Pour tenter de retrouver un état normal, il s'efforçait d'échafauder des excuses acceptables, comme « le fantastique n'est pas mon genre », bien conscient qu'il ne s'agissait pas du genre. Il suffisait de penser aux livres remarquables vénérés par l'intelligentsia : Bradbury, les frères Strougatski.

L'action se situait dans l'espace cosmique, plus exactement sur un vaisseau venu d'une autre planète. Des remarques isolées disséminées dans le texte permettaient de deviner qu'il approchait de la Terre. Pendant la journée, les astronautes s'occupaient des affaires courantes, mais le soir, ils se réunissaient dans un compartiment commun où – selon le désir de l'auteur féru de darwinisme – ils commentaient la théorie de l'évolution sous ses divers aspects : la sélection naturelle, l'hérédité, la survie des mieux adaptés, les variations génétiques entre les générations, la lutte des sexes et ainsi de suite. Quant à lui, fort éloigné de cette problématique, il englobait tout cela sous le terme de génétique.

Ce n'était pas tant la terminologie qui l'effrayait – pour cela il existe des dictionnaires. Les difficultés de traduction

commençaient quand les personnages se mettaient à discuter : *Qu'est-ce qui est primordial : le bien-être de l'espèce ou le salut d'un individu ? De quels facteurs dépend la probabilité de survie de telle ou telle population ? Quelle sélection est la plus importante ? L'individuelle ou celle du groupe ?* Il craignait de commettre des erreurs de taille : si les répliques des personnages venaient à tomber sous les yeux d'un biologiste professionnel, ses interprétations de dilettante pourraient sonner comme une espèce de délire.

Le travail à peine entamé, il s'était rendu auprès du rédacteur en chef pour lui faire part de ses doutes et lui arracher une ou deux semaines supplémentaires ; réunir la littérature spécialisée, aller tranquillement en bibliothèque, autrement dit, se mettre dans l'ambiance.

– Comprenez bien que mes connaissances ne dépassent pas le niveau du lycée. Elles s'arrêtent à Mendel avec ses pois² et ses mouches drosophiles³.

L'autre fronça ses sourcils blanchâtres et se frappa la gorge du plat de la main pour indiquer par ce geste éloquent que le respecté traducteur l'égorgeait sans couteau en demandant un délai.

– Vous comprenez bien : une série est une série... Ouille !... Ouille... A-tchoum !! (Il hocha la tête après son éternuement assourdissant.) Excusez-moi, c'est ce maudit climatiseur... Et sans lui, c'est tout simplement la mort ! conclut-il sombrement. Nous en étions où, déjà ? Ah, oui...

Il se renfrogna, à l'écoute de son corps, sentant visiblement l'approche d'un nouvel éternuement.

– Au moins une petite semaine... proposa-t-il d'un ton hésitant.

La main du rédacteur en chef fouilla sur la table à la recherche de quelque chose qui aurait pu ressembler à un mouchoir. En vain. Il appuya sur un bouton. Aussitôt, une secrétaire apparut dans l'encadrement de la porte.

– Natacha, nous avons des mouchoirs ?

2. Gregor Mendel (1822-1884) : Reconnu comme le père fondateur de la génétique, il expérimenta pendant neuf ans sur les pois pour confirmer ses théories de l'hérédité.

3. Organismes modèles dans le domaine de la recherche génétique et du développement.

– Je n'en sais rien, Victor Petrovitch, je vais vérifier.

Le regard du rédacteur parcourut la table encombrée de manuscrits, puis il revint au sujet de la conversation :

– Et qu'est-ce que ça vous donnera, une semaine ?

– Comment ? (Il s'efforçait de parler avec assurance.) Cela nous permettra de supprimer les bévues et d'éviter d'induire le lecteur en erreur.

La secrétaire réapparut :

– Nous n'avons pas de mouchoirs. Il n'y a que ça. (Elle lui tendit un rouleau de papier hygiénique.) Si vous le désirez, je vais en acheter.

– Ce n'est pas la peine. Allez travailler. (Le rédacteur en chef déroula le papier et se moucha avec un plaisir évident.) Donc, je n'ai toujours pas compris ce que ça vous donnerait.

Il s'efforça d'expliquer :

– Il ne faut pas aller à l'encontre du sens. Après tout, nous vivons quand même au vingt et unième siècle. N'importe quel lecteur un tant soit peu instruit peut nous présenter des griefs. Nous sommes tenus d'être un minimum conformes...

Son interlocuteur, terrassé par son rhume, l'écoutait distraitement.

– Qu'est-ce que les gens instruits viennent faire ici ? La série a été d'emblée conçue pour... (Éprouvant visiblement des difficultés pour formuler exactement sa pensée, le rédacteur baissa la voix.) Ô Seigneur ! A-tchoum !

– À vos souhaits, fit-il poliment en embrassant les murs du regard.

Sur celui du fond, au-dessous des portraits du tandem au pouvoir – qui se trouvaient, à leur tour, sous une icône de la Sainte Vierge –, pendaient des calendriers de la maison. On les éditait chaque année dans des buts de représentation. Quant au mur de droite – encore vide il y a peu, quelque trois ans plus tôt –, il était décoré de vieilles affiches portant le logo de l'ancienne maison d'édition sur les fondements de laquelle s'était édifiée la nouvelle. Au terme de travaux, le bureau du rédacteur en chef avait été redécoré dans le style nostalgique.

– Vous devez me comprendre, moi aussi. Un traducteur n'a pas le droit d'ajouter des élucubrations de son cru. Il a pour tâche de transmettre au lecteur ce que l'auteur voulait dire.

Sinon... (il donna à sa voix une intonation sérieuse) il peut y avoir un scandale. International.

– Du moment qu’il n’est pas national. (Son interlocuteur détacha le majeur, mais pas pour désigner l’icône, ni même les portraits, mais Dieu sait quoi dans le coin où était accrochée une affiche décolorée. En forçant sa vue il distingua des chiffres: 1975.) L’étranger, on s’en débrouillera. Qu’ils médisent tant qu’ils veulent. Comme on dit, on a l’habitude.

– Mais, c’est que... Il existe quand même les droits d’auteur...

Il jeta un coup d’œil en biais au téléphone, comme s’il s’attendait à ce que l’auteur ou son agent, au courant de l’objet de leur discussion, se manifeste miraculeusement en téléphonant.

À en juger par la grimace du rédacteur en chef, on pouvait supposer que la pensée des droits d’un auteur étranger ne lui semblait guère constructive.

– Qu’avons-nous à en faire de votre auteur? Aussi bien, il est tout simplement mort?

– Mais moi, moi, dites... Moi aussi, je suis concerné.

Il voulait expliquer que le traducteur était le représentant plénipotentiaire de l’auteur dans la culture de sa langue de travail.

Mais le rédacteur en chef ne l’écoutait pas.

– Votre... comment il s’appelle déjà... (Il claqua des doigts en s’efforçant de retrouver le nom.) Ce n’est pas Steinbeck ni Ian McEwan... ni même, Dieu me pardonne, Banks. Il me semblait que vous, vous, avec vos qualifications, vous le compreniez *mieux que personne*. Nous publions de la littérature de bas étage. Du se-cond choix... articula-t-il distinctement, si bien que, croyez-moi: inutile d’aller chercher midi à quatorze heures.

Ces mots prononcés en détachant les syllabes se fichèrent dans son cœur comme un aiguillon.

– Je travaille consciencieusement. Je signe mon travail de mon propre nom, de sorte que si, en tant que traducteur, j’estime...

– Si vous ne voulez pas signer, vous n’avez qu’à ne pas le faire. (Le rédacteur eut un petit rire mauvais.) Ce ne sont pas les amateurs qui manquent. De places comme la vôtre. On n’a qu’à siffler.

Désespéré, il se leva et se dirigea vers la porte, percevant avec une sensibilité décuplée le froissement du papier hygiénique derrière son dos. Puis, celui-ci s'interrompit.

Naturellement, le rédacteur téléphona le lendemain. Troublé, reniflant dans l'appareil, invoquant la migraine: «Vous avez bien vu dans quel état j'étais.» Quand quelqu'un demande pardon, il est injuste de le lui refuser.

– Je voulais... (Il décida quand même de tirer profit du moment.) Il y a un livre que je voulais proposer aux éditions...

– Vous le ferez, bien sûr que vous le ferez. Mais plus tard, quand vous aurez fini ce travail. À ce moment-là, nous aurons une bonne conversation.

Le rédacteur prit congé et raccrocha.

Ce n'était pas la première fois qu'il se lançait dans cette discussion. Avant, le rédacteur écoutait attentivement ses propositions, lui demandait d'attendre un peu: «Comprenez que la rédaction traverse une passe difficile. Encore quelques ventes à l'abattage et nous aurons la possibilité de choisir. Vous, je veux dire. Vous choisirez vous-même. Je vous promets d'éditer votre proposition. Vous avez ma parole. J'espère que vous me croyez?»

Bien sûr qu'il le croyait. Que pouvait-il faire d'autre? D'autant qu'on pouvait comprendre la direction: les quatre premiers livres de la série étaient sortis à intervalles réguliers. Si le cinquième tardait à paraître, l'attention des lecteurs pouvait se porter sur d'autres séries publiées par la concurrence. On avait déjà vu ça. En pareilles circonstances, le rédacteur en chef s'adressait toujours à lui: «Vous êtes notre seul espoir, c'est une affaire de jours, il n'y a que vous qui puissiez vous arranger de délais aussi brefs», et maintes autres bonnes paroles que même un professionnel de son niveau n'entend que rarement. Il n'avait pas le cœur de refuser. Toutefois, la conversation où le rédacteur avait mentionné une littérature de bas étage, de deuxième ordre, avait changé quelque chose.

Les touches de la machine à écrire lancèrent un éclair.

Répondant à son sourire, il caressa le chariot: «Bon, la paix...»

L'équipage du vaisseau cosmique s'apprêtait à dîner. Il avait appelé ces repas quotidiens des «briefings volants». Le jeu de

mots⁴ lui avait plu : les participants pénétraient réellement en volant dans le local conçu à cet effet. Le plat principal – servi dans un joli récipient aux couleurs vives rappelant vaguement un tupperware avec un couvercle qui se dévissait – se composait de légumes.

Il haussa les épaules : des légumes dans un vaisseau cosmique ? Curieux de savoir comment on les y faisait pousser ? – et poursuivit. Leurs tentacules verts enroulés autour des accoudoirs, les astronautes s'étaient assis et avaient commencé à manger. Sans plus se laisser distraire par des pensées étrangères, il termina le deuxième chapitre.

Un air étouffant s'était accumulé sous les chevrons. Il leva les yeux, imaginant un soleil invisible. Les rayons chauffés à blanc frappaient le toit quasiment à la verticale.

Il se leva, ouvrit en grand les vantaux des fenêtres. Les longs pins se trouvaient à deux pas. La lumière du soleil inondait leurs cimes, laissant le sous-bois dans l'ombre. Ce n'est qu'alors qu'il remarqua que les bouleaux commençaient à jaunir. « Fin juillet... c'est bien tôt. D'habitude, ils jaunissent en août. »

Il s'assit, le menton dans la main : « De bas étage... » De bas étage, les mots maudits s'imprimaient dans sa mémoire. Comme une trace dans le sable mouillé. « Peut-on rester un bon traducteur quand on ne traduit que des sornettes?... »

Tu es devenu un magnifique traducteur.

« En tout cas, si on compare avec les jeunes... » De temps à autre, il allait se renseigner dans les librairies. Il n'achetait pas, il feuilletait. Pour découvrir les sottises évidentes, il ne lui fallait que deux minutes. *Bien sûr, nous nous verrons, répéta John sans conviction.* Ou bien, tenez : *Les yeux songeurs d'Iphigénie erraient au milieu de l'herbe.* Et l'on voyait les globes oculaires échappés de leur propre chef des cavités afférentes pour s'en aller rouler sur l'herbe. Encore quelque chose de sympathique : *un phare qui ne pliait pas.* Il aurait été curieux de voir un phare qui se serait courbé comme pour frétiller de la queue. À côté

4. Le mot russe *letouchka*, qui veut dire « brève réunion », contient la racine signifiant « voler ».